

PLACEMENT

DU MÊME AUTEUR

La Nuit Cinéma
Seuil, 2005

Fiction & Cie



Éric Rondepierre

PLACEMENT

récit

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
«*Fiction & Cie*»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-096583-5

© Éditions du Seuil, mai 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Alexis et Raphaël

Une femme sonne à votre porte. Elle vient vous voir de la part d'un collectionneur parisien pour acquérir une œuvre. Son choix se porte successivement sur plusieurs photographies, une discussion s'engage tandis que la nuit tombe doucement. Vous n'essayez pas de rompre l'obscurité. La femme est assise en face de vous, le dos tourné à la verrière, et au moment où elle pose une question simple – une de ces questions sans réponse auxquelles on se dérobe volontiers – vous ne la distinguez plus. Sa voix seule :

– Je pense qu'à un certain âge on se connaît, on s'accepte comme on est.

– ...

– Vous n'êtes pas d'accord ?

– Je ne sais pas...

– Vous ne vous connaissez pas ?

– À travers le regard des autres. En ce sens, j'ai encore beaucoup à apprendre.

Cette dernière réplique est venue spontanément sur vos lèvres, vous ne l'attendiez pas. Vous n'en mesurez pas la portée. Ce n'est qu'au moment où vous êtes de nouveau seul, calé sur ce tabouret ergonomique acheté dans une

brocante en Suisse, face à l'écran de votre ordinateur, les mains sur le clavier, les genoux douloureux à force de supporter le poids de votre corps, qu'elle survient de nouveau et que vous l'entendez résonner dans votre tête. Il y a toujours, avec celui qui dit «je» et dans le même temps, ceux qui le regardent. Le «je» qui vient en écrivant, ceux qui ne s'y retrouvent pas, tous ceux que «je» oublie et qui l'ignorent également. Et le temps qui passe. Le temps du «je» passe avec lui, et c'est à partir de ce double mouvement que vous pouvez affirmer être né en 1950, à Orléans, au domicile de votre père, Gilbert Grossiord. Votre mère s'appelle Germaine Rondepierre et vous portez son nom. À moins que ce ne soit lui qui vous porte, qui sait ?

Vous pouvez incarner votre position dans le langage et avancer masqué, comme dans toutes les autobiographies du monde. Vous direz alors, avec cette fausse naïveté du direct : «Je suis né en 1950, 20 faubourg Madeleine, à Orléans. Mon père, Gilbert Grossiord, est médecin, ma mère, Germaine Rondepierre, sans profession.» Vous ajouterez : «Au moment de leur rencontre, ils ont la quarantaine, chacun une vie familiale derrière eux ; ils se fréquentent depuis deux ans quand je viens au monde, se séparent deux ans après, hors mariage. Aucun souvenir d'Orléans, de ces deux premières années, aucun de mon père.»

Il vous reste à dire que vous n'avez jamais vu vos parents ensemble. Que vous avez du mal à circonscrire leur milieu d'origine. Même à présent, cela vous semble abstrait, n'ayant eu que très peu de renseignements de première main.

La seule chose qui vous semble concrète, la seule famille

présente est votre mère. Même si, quand vous êtes en âge de la regarder, sa vie de femme s'est éloignée. Vous êtes avec elle : la seule trace de son passé, la seule promesse d'avenir. De cette vie que vous menez ensemble, vous préférez ne rien dire. Vous revoyez seulement son visage quand il s'éclaire d'un rire, les conciliabules qu'elle mène en son esprit et dont témoigne le mouvement de ses lèvres. Celle qui ne craint pas de dire aux autres ce qu'elle pense haut et fort se parle à elle-même, en silence. Un cinéma muet dont vous n'avez que l'image. Autant dire que les intertitres ne laissent pas beaucoup de traces dans votre mémoire. Il vous revient pourtant celui-ci, deux jours avant sa mort, sur son lit d'hôpital : « Je trouve que "Germaine Rondepierre" ça ne veut rien dire. Ça n'est rien. Rien du tout. »

Qu'espérez-vous de cette phrase ? Elle en provoque une autre, de votre cru : « La famille de ma mère est modeste. » Avec ce recul de l'humour, vous paraissez loin de tout ça. Mais pas assez, semble-t-il, puisque vous remontez encore le temps : « Sa propre mère meurt un mois avant ma naissance. Ma mère se contente de dire qu'elle est nerveuse, difficile, sévère avec elle. Gants blancs, pas le droit de se salir, de jouer, de sortir ; toute la permissivité est orientée vers son frère. Je n'ai jamais connu le métier de mes grands-parents. »

Vous pensez pouvoir continuer comme ça.

Vous persistez.

Vous signez.

Si j'en crois l'état civil, ma grand-mère maternelle serait corsetière. Elle naît le 13 mars 1884, 24 rue Rousselet à Paris dans le VII^e arrondissement, et porte le nom de sa mère pendant neuf ans (Anna Lemoine, version francisée du nom breton d'origine : Le Moan). Son géniteur, Henri Jacques Bénigne Bossuet, descendant de l'Aigle de Meaux, est un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, une « grande gueule » dit-on. Son tempérament violent lui vaut de partir au Tonkin : sept ans de service pour la France, muté disciplinairement pour avoir frappé un adjudant et l'avoir poursuivi avec une fourche. Quand il quitte la France, il ne sait pas que Marie Le Moan est enceinte de lui. Marie est une petite femme d'un mètre cinquante, mince (comme son nom breton l'indique), qui vit seule, 107 rue de Vaugirard, élevant Anna comme elle peut, se demandant si M. Bossuet reviendra, et si même il se souviendra d'elle.

De retour à Paris, Henri régularise la situation le 15 juin 1893 en épousant Marie. Tous deux sont gens de maison au service de l'aristocratie de l'époque – Henri, chauffeur, Marie, cuisinière (elle ne sait ni lire ni écrire). Alors que Marie Le Moan, née de père inconnu en 1857 à Plogastel-Saint-Germain (Finistère), arrive seule à Paris à 13 ans pour manger du chat, du rat et du chien pendant le blocus

de la ville par les Prussiens en 1871, Henri Louis Jacques Bénigne Bossuet, né le 10 octobre 1863, de Jacques Bénigne Bossuet et d'Henriette Michelle Cartier, vient de Château-Gontier.

Les familles de cette génération montent à Paris vers la fin du XIX^e siècle, des deux côtés de la lignée, et se lient dans la capitale. C'est ainsi que, à la génération suivante, Anna Bossuet rencontre Maurice Rondepierre, né à Saint-Ouen, 8 rue des Rosiers. Cette branche de l'arbre est la plus incomplète, les informations sur les parents de Maurice Rondepierre frôlent le néant. En 1905, dans l'acte de mariage de ce dernier avec Anna Bossuet, il est noté :

Le futur, et les témoins du présent acte, lesquels affirment connaître le futur, déclarent avec serment que ses aïeuls paternels sont décédés et qu'ils ignorent le lieu de leur décès et celui de leur dernier domicile.

C'est par mon frère Philippe que j'apprends que le père de Maurice est mort à Diégo-Suarez, au nord de Madagascar, assassiné, on ne sait comment ni pourquoi. Maurice, selon Philippe, est promis à des études supérieures, mais, orphelin très tôt, il doit faire face. Je n'en sais pas plus, ma mère ne m'ayant pas dit un mot sur son père.

Je continue sur lui : il sympathise avec Henri Bossuet, qui lui présente sa fille, Anna. Maurice vit à Neuilly-sur-Seine, 16 place du Marché ; les Bossuet, à Paris, au 15 du boulevard Latour-Maubourg, comme cela est stipulé dans l'acte de naissance de Marcel – le premier enfant de Maurice et Anna, né le 30 novembre 1905. Quatre ans plus tard, un autre enfant voit le jour le 23 janvier 1909, à

Levallois-Perret: Germaine Rondepierre. Leurs parents habitent alors Neuilly-sur-Seine, 89 avenue du Roule, puis 46 rue Perronet – la seule adresse où j’aie vécu –, une maison avec jardin. Les Bossuet vivent au rez-de-chaussée, les Rondepierre au premier étage. Ils prennent leurs repas ensemble pendant plusieurs décennies. Marcel Rondepierre, bellâtre à la peau mate, se destine à la sellerie. En 1926, il meurt « pour la France » en Syrie à 21 ans, dans une embuscade, lors d’une mission de reconnaissance : une balle dans le bas-ventre, une autre dans la poitrine. Maurice meurt en 1947. Je n’ai jamais su de quoi.

Germaine grandit à Neuilly avec son frère, joue du piano ; après la classe de première, elle va en Angleterre, y reste plusieurs mois, puis est engagée à 19 ans chez Doeuillet-Doucet, place Vendôme. Elle y côtoie les vedettes de l’époque (Mary Pickford) et de riches Sud-Américains. Elle rencontre Jean-Charles Gabriel Schüller à un cours d’espagnol (Papillon). Il vient de terminer son service militaire et travaille à la Lloyd. Orphelin de mère, son père – propriétaire de « La Valoise et la Suisse », et habitant aussi Neuilly – s’occupe de lui financièrement (sept ans de *college* anglais) mais ne le reconnaît pas. Selon Philippe Schüller, leur fils, Germaine et Jean veulent tous deux échapper, pour des raisons différentes, à leur milieu d’origine : Germaine Rondepierre parce qu’elle aspire à autre chose, Jean Schüller parce qu’il est en opposition. Ils s’épousent à Paris en 1930. Philippe, mon demi-frère utérin, naît de leur union, le 29 février 1932.

Les Schüller vivent dans un premier temps rue Perronet avec parents et grands-parents, à l’étage Rondepierre. Les grands-parents gardent souvent Philippe. L’enfant manque

de mourir, Henri Bossuet lui ayant fait boire du lait de vache. Suite à cet accident, il gardera un tempérament maladif. Il contracte plus tard de l'asthme pendant les bombardements et la débâcle, qui conduit la famille à Arcachon. Et c'est à Orléans – où les affaires d'import-export de Jean Schüller ont amené la famille – que Germaine Schüller rencontre Thérèse Grossiord, dont le mari (Gilbert) devient le médecin de Philippe. Celui-ci, toujours fragile, de plus en plus asthmatique, est extrêmement maigre, il ne mange plus. Sur les photos de cette époque, la maigreur de son corps évoque celle des survivants des camps. Après guerre, les relations de Germaine et Jean se distendent. Ce dernier est souvent au loin, entre deux affaires, et sa femme se morfond, avec un fils dont la vie ne tient qu'à un fil.

Dans ce contexte, Gilbert Grossiord, mon géniteur, apparaît comme une seconde chance. Je l'ai très peu connu, et à la fin de sa vie. C'est pourtant de lui (et de l'état civil) que je tiens les quelques renseignements qui suivent. Les arrière-grands-parents sont dans le fromage, le vin, la pipe et la religion. La lignée du père (Henri Grossiord) vient du Jura (Septmoncel), celle de la mère (Marie Jeanne Laforêt-Goyard) de Saône-et-Loire (Digoin). Plusieurs frères de chaque côté, ce qui fait beaucoup d'oncles pour Gilbert. Côté Grossiord, un médecin à Bordeaux disparaît à bord d'un sous-marin pendant la guerre de 14-18. Un autre est gymnaste, trapéziste dans un cirque, et funambule. À 30 ans, il traverse le viaduc au-dessus de la Bienne (Saint-Claude), sur un câble tendu dans le vide, en marchant sur les mains. Il meurt en tombant dans un escalier. Enfin, une tante, une «dégueulasse» selon Gilbert, manigance le départ d'Henri, le cadet, au casse-pipe, en Algérie (selon la loi de l'époque, si le cadet fait sept ans de service, les autres enfants sont exemptés).

Côté Goyard : une religieuse, un moine nommé évêque à Bagdad, assassiné par les Kurdes d'un coup de couteau entre les omoplates. Et Paul, un peintre, décorateur de théâtre. J'en sais un peu plus sur cet oncle qui a une vie

plus longue et dont j'ai pu retrouver moi-même quelques traces *via* Internet (renseignements biographiques, dessins et quelques textes courts). Il naît le 26 décembre 1886, à Digoin. Je ne sais rien de sa jeunesse. Blessé au genou pendant la Première Guerre, il s'exile en Belgique, se marie, réalise des décors pour diverses compagnies théâtrales. Revient en France au bras d'une autre femme. À Paris, dans l'entre-deux-guerres, il travaille toujours pour le théâtre. Paul Goyard signe notamment un décor pour une pièce antinationaliste, qui évoque la montée du Troisième Reich (*Les Races*), au Théâtre de l'Œuvre. J'ai vu également un dessin que Cocteau lui a offert pour son travail sur *Les Chevaliers de la Table ronde*, réalisé également dans ce théâtre: «à Goyard avec reconnaissance, Souvenir de Jean C.». Selon le témoignage de José Fosty, son « fils spirituel », que j'ai pu rencontrer, c'est un marginal, un rebelle, généreux, provocateur – même au sein du parti communiste, dans lequel il s'engage. Il est arrêté en 1944 par la Gestapo pour avoir abrité une imprimerie clandestine (faux papiers, tracts, affiches) dans son atelier. Déporté d'abord à Compiègne, il arrive à Buchenwald sous le matricule 44 449. Dans le camp, il se lie d'une amitié durable avec deux jeunes gens: José Fosty et Boris Taslitzky. Il exécute trois cents dessins en vue de réaliser un diorama qui sera montré plus tard dans quelques villes de France et à la Fête de l'Humanité*. J'ai noté cette phrase de lui: « Sur cette aurore magnifique, les lignes misérables des "blocks" »

* On peut consulter dix-huit de ses dessins, conservés au musée de l'Histoire contemporaine, Hôtel national des Invalides, à Paris. On peut aussi se reporter au livre *Paul Goyard*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002 (textes de José Fosty et Volkhard Knigge, avec cent dessins de Paul Goyard exécutés à Buchenwald).

se profilent et déjà la haute cheminée carrée du crématoire crache sa fumée humaine. C'est ainsi que dans cette ville d'enfer les hommes montent vers le ciel.» Quand il revient de déportation, il a 60 ans. Il vit chichement avec sa femme, Marthe Berthe Couvreur, dans deux chambres de bonne à Paris, 76 rue de la Procession (XV^e). Il lui survit et meurt le 1^{er} mars 1980, à l'âge de 94 ans.

La mère de Gilbert (Marie Jeanne Laforêt-Goyard) naît le 27 juillet 1884 à Digoïn de Léon Goyard et Marie Louise Stéphanie Laforêt. Famille de religieux et de négociants en vin (Chiroubles). Orpheline à 7 ans. Études d'institutrice. Le père de Gilbert (Henri Grossiord) naît le 4 août 1873 à Septmoncel. Profil d'Henry de Monfreid. Après sept ans en Algérie pour la France, il revient à la vie civile ne sachant que se battre à l'arme blanche. Il exige sa part d'héritage, rompt avec sa famille, fait le tour du monde durant quatre ans. Son pécule épuisé, il revient en France, rencontre Marie Goyard. Ils s'installent à Paris; Gilbert naît de leur union le 11 octobre 1908, avenue Parmentier. Henri devient chansonnier au Chat Noir, puis lapidaire-diamantaire (tradition de Septmoncel). Il invente le diamant industriel, vit dix ans sur le brevet qu'il vend aux Allemands, fabrique des émeraudes artificielles, travaille comme chimiste.

Selon Gilbert, ses parents ne s'entendent pas. Sa mère est bonne mais sèche; son père part de nouveau au front en 1914. Gilbert s'élève seul. Pendant les bombardements, il refuse de descendre dans les caves; en face des Folies-Bergère, il reçoit un éclat d'obus dans l'œil gauche, qu'il manque de perdre: il a 8 ans. Après avoir vécu rue Vicq-d'Azir (X^e), la famille déménage rue de l'Ancienne-

Comédie (VI^e), au numéro 14. Henri veut faire de son fils un brillant polytechnicien. Mais Gilbert choisit la médecine. Henri lui coupe les vivres. Pour payer ses études, Marie – infirmière pendant la guerre de 14 – reprend du service. Son fils monnaie les thèses qu’il écrit pour ses condisciples. Ses études seront longues (ses exigences dans l’apprentissage dépassent la normale).

Gilbert épouse Thérèse Noblot, modiste, à la mairie du VI^e arrondissement en 1930. Paul Goyard, témoin, réside avenue d’Orléans (XIV^e), où il mène «une vie de bâton de chaise», comme le dit Gilbert. Je l’imagine organisant une soirée dans son atelier pour fêter l’événement, avec ses copains de chez Dullin, et dansant le fox-trot toute la nuit avec des poupées maquillées comme dans les tableaux de Van Dongen. Les clichés ont la vie dure. En 1931 naît Daniel Grossiord, mon autre demi-frère, rue de l’Ancienne-Comédie. En 1936, Gilbert obtient son diplôme de médecine. Pour se faire rapidement une clientèle, il s’installe à Orléans sur les conseils d’un collègue.

1940 : Gilbert est mobilisé, fait prisonnier par les Allemands. Une demi-heure après, il s’échappe. Il entre en conflit avec l’autorité militaire française établie en zone libre pour avoir frappé un officier qui voulait le fixer dans cette zone. Recherché, il se fait héberger par une prostituée, puis retourne clandestinement en zone occupée, à Orléans, pour retrouver sa famille. C’est par leurs femmes respectives que les deux familles Schüller et Grossiord font connaissance, dans un salon de thé. Et lorsque Thérèse Grossiord meurt d’un cancer à 36 ans, pendant la guerre, Gilbert se retrouve seul avec son fils, Daniel. Dans les années d’après guerre, il se lie un peu plus avec Germaine Schüller, dont il soigne le fils, Philippe. Il la fait opérer

Je remercie tous ceux qui ont répondu à mes questions et m'ont fourni des renseignements précieux. Plus spécialement: José et Guillaume Schüller, Michaël Fouilleroux, Guy Bourgaut, Georgette Boussard, Emmanuel Llopis, Joël Dernouh, Bernard et Claude Druon, José Fosty, Jean-Louis Odic, Anne Barrachin.

Je remercie Evence Verdier pour sa relecture attentive du manuscrit.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : GROUPE CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2008, N° 96583 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE